

Elle avait eu maintes fois l'occasion d'être appelée pour des soins urgents au 32, avenue du manoir, 5ème étage, porte gauche. Mais ce matin là, fatiguée par une nuit d'insomnie, elle s'arrêta au 4ème étage, et frappa porte gauche. A peine s'était-elle aperçue de son erreur, qu'une voix résonna dans la pièce du fond : « Enfin ! Je vous attendais ».

Cette voix ! ? Une vague d'émotion la submergea. L'air lui manqua comme s'il avait été siphonné. Cette voix. Je la connais. Mais je ne vois...

Quand la silhouette d'un corps massif apparut dans le couloir mal éclairé, elle ne le reconnut pas. Mais dès qu'il fut dans la lumière, elle recula sur le palier.

–Suzanne ! dit-il, c'est toi ? Ah, ça ! Quelle surprise !

Ses cheveux clairesemés lui tombaient sur les yeux. D'un revers de main, il les replaça à l'arrière.

–Yves ? Elle retrouva sa respiration.

Elle ne savait pas quoi faire, quoi dire. C'était complètement inattendu ! Sourire ? Elle n'en avait pas vraiment envie. Que faisait-il là ? Habitait-il cette ville ? Elle bafouilla :

–Je, je me suis trompée de porte ... ou d'étage, je ne sais pas, j'ai rendez-vous avec madame Colin, dit-elle en regardant autour d'elle. Elle aperçut le numéro de l'étage en face de l'ascenseur. Effectivement, elle aurait dû se trouver à l'étage supérieur.

–Ex... excuse-moi, je suis attendue au 5ème, dit Suzanne en réussissant à être polie.

–Je te retrouve après ton rendez-vous ! lui cria-t-il alors qu'elle filait dans l'escalier à la vitesse d'un félin.

Elle arriva toute rouge et essoufflée chez Madame Colin. *Je te retrouve après ton rendez-vous !* Ça sifflait dans ses oreilles. Pourquoi avait-elle fuit ainsi ? Elle réussit à dissimuler son trouble en examinant madame Colin, du moins le pensa-t-elle. Elle pratiquait maintenant depuis 25 ans, et elle savait ce qu'elle avait à faire. Le cas de madame Colin était préoccupant. Cette vieille femme de 90 ans souffrait d'un zona ophtalmique qui lui brûlait l'oeil droit ainsi que toute la partie droite du crâne. Elle se grattait la tête jusqu'au sang et il fallait lui administrer un calmant. Si madame Colin avait été plus jeune, Suzanne aurait tenté l'hypnose et la sophrologie, mais sa patiente

ne voulait rien entendre. On a tout essayé, vous savez bien, lui disait-elle, je suis trop vieille pour ça, je suis fatiguée. Ah, si je pouvais mourir !

Tout en essayant de rassurer madame Colin (le pouvait-elle vraiment ?), Suzanne songeait. Oui c'était bien lui. Grand, imposant comme avant. Il a perdu ses longs cheveux soyeux. C'était, s'en souvenait-elle, ce qu'elle avait aimé le plus chez lui. Ce qui l'avait séduite la première fois qu'elle avait vu. Il y a 25 ans déjà.

Elle venait d'arriver à Saint-Quentin. Son premier remplacement en tant que médecin. Elle ne connaissait personne, à part une collègue, médecin comme elle, installée dans cette ville depuis quelques années. La sachant seule, Charlotte et son mari l'invitaient pratiquement à chaque fois qu'ils sortaient. Suzanne leur en était reconnaissante. Avec eux elle faisait les musées, les chemins de randonnée, les cinémas. Elle aimait particulièrement le musée de Saint-Quentin, qui tout en étant modeste, présentait des collections très originales d'artistes peu connus du grand public, mais néanmoins talentueux. Ce jour-là, c'était l'inauguration de l'exposition du peintre de Carmelo Zaggari, que Suzanne aima beaucoup. Elle prit son temps pour observer les tableaux qui présentaient des scènes de cirque avec jongleurs, clowns, singes et chevaux. Un univers étrange qui la hanta longtemps. Elle traîna de tableau en tableau, s'arrêtait, revenait sur ses pas tout en observant l'artiste à l'autre bout de la pièce. Elle finit par acheter un tableau. Quelqu'un lui proposa un verre qu'elle accepta et sans trop savoir comment, elle se retrouva au restaurant avec une vingtaine de personnes qu'elle ne connaissait pas à l'exception de Charlotte et son mari. Assis à côté d'elle, ce type aux cheveux longs qu'elle avait déjà remarqué au musée. Qui ne l'aurait pas remarqué ? Il avait des cheveux magnifiques qui lui tombaient au milieu du dos ! Grand et musclé (c'était l'été et il était en tee-shirt) il se déplaçait avec légèreté et souplesse tel un danseur. Ils avaient beaucoup parlé pendant le repas et elle se souvenait qu'il n'arrêtait pas de lui toucher la main ou le bras, à la façon des gens du sud. Suzanne se disait qu'il faisait cela naturellement, comme il aurait pu le faire avec sa mère ou son frère, qu'il n'y avait rien de sexuel là-dedans, c'était juste une manière d'être en communication avec l'autre. Mais Suzanne, ça l'allumait entièrement. A chaque toucher, le feu descendait dans ses entrailles, puis dans son bas ventre. Peut-être parce qu'elle ne fréquentait personne depuis un moment. Elle avait rompu avec son amant depuis deux ans déjà et n'avait eu aucune aventure depuis. Elle ne se souvenait absolument pas de la conversation lors du repas. Elle n'avait d'yeux que pour ses cheveux et sa main qui, pensait-elle, utilisait chaque prétexte, pour la toucher.

Ce qui se passa ensuite n'était plus très clair dans son esprit. Il se revirent plusieurs fois et finirent pas coucher ensemble. Ce fut Suzanne qui prit l'initiative. Alors qu'il l'avait invité à dîner, en sortant du restaurant, elle le plaqua contre sa voiture et l'embrassa.

–Je suis marié, lui dit-il en s'écartant d'elle.

–Je sais, répondit-elle (il lui en avait déjà parlé). Mais est-ce vraiment un problème ? Sinon, pourquoi es-tu avec moi à cette heure tardive ?

–Je n'ai encore jamais trompé ma femme.

–oui, mais tu en as envie, non ?

–Oui, j'en ai très envie. Mais je ne peux pas.

Il la raccompagna et sans que rien ne soit dit, monta jusqu'à son appartement. Leur corps s'était trouvé, mais leur âme également. Yves était bavard, et cela était nouveau pour Suzanne. Son ancien amant était un taiseux et c'est pour cette raison qu'elle avait rompu. Comment communiquer avec un mur ? Comment construire un couple si à chaque qu'elle abordait des sujets intimes, il sortait fumer sans répondre ? Yves disait ce qu'il pensait sans filtre ou presque, il parlait de ses sentiments et de ses émotions.. Suzanne aimait cet aspect *féminin* de son amant. Il s'enthousiasmait pour des paysages, des plantes, des jardins (c'était son métier), des copains (c'était un homme à copains, des copains pour le vélo, des copains pour le cinéma, des copains pour sortir le soir).

Il la quitta au milieu de la nuit.

Avant de refermer la porte Suzanne lui demanda comment allait réagir sa femme en le voyant rentrer si tard.

–Elle a l'habitude, je sors souvent sans elle. Elle n'aime pas mes amis et elle n'aime pas sortir. Et puis, je te l'ai dit, il n'y a plus rien entre nous. Nous sommes ensemble parce que nous ne pouvons pas faire autrement. Dès que mon entreprise aura décollé, je prendrais un appartement.

Il sonnait souvent chez elle le soir après dîner sans prévenir. Elle lui sautait au coup, son corps cherchant son corps, ses mains cherchant les cheveux de cet homme qu'elle connaissait à peine. Il la portait jusqu'au lit. Elle se sentait reine, elle se sentait aimée. Tu es venu, tu es venu ! Lui disait-elle. Elle n'en revenait pas de voir cet homme si beau, si doux, la désirer autant.

- Je n'ai pensé qu'à toi depuis la dernière fois, lui murmurait-il, je me demande souvent ce que tu es en train de faire, avec qui tu parles ... Il la regardait dans le yeux,

explorait chaque millimètre de son visage, de son corps. Il prononçait son prénom encore et encore. Suzanne, Suzanne, ...

Elle le respirait, voulant s'imprégner de son odeur pour ne l'oublier jamais.

Ce n'était pas un homme à s'endormir, il parlait, parlait. De son travail, de son enfance, de sa vie conjugale en faillite, de ses enfants, des arbres qu'il plantait dans la ferme de ses parents pour réparer les dégâts du remembrement. Et puis, il s'en allait toujours vers quatre heures. Alors, elle ne trouvait pas le sommeil. Mais pourquoi je fais ça ? il est marié, il a des enfants. Qui était-elle pour accepter cette situation ? Elle ne se reconnaissait pas. Elle se disait féministe mais n'était-elle pas devenue dépendante d'un homme ? Elle était là à attendre qu'il trouve un moment pour venir la voir. Elle était là à le regarder partir au milieu de la nuit, impuissante. Soumise ? Elle se sentait sale. Il faudrait rompre avant qu'il ne soit trop tard.

Une fois, ils s'endormirent et ne se réveillèrent qu'à sept heures. Il partit précipitamment et Suzanne s'inquiéta pour lui. Pourtant, il revint le soir même et lui raconta que sa femme dormait encore quand il était rentré, elle n'en avait rien su.

-Tu pourrais peut-être le lui avouer, proposa Suzanne.

-Non je ne peux pas, ce serait terrible ! Elle serait malheureuse.

-Mais cette situation ne peut pas durer ! Vous vivez dans le mensonge, je me demande quel intérêt vous trouvez à cette vie.

-Ma femme ne travaille pas et moi j'arrive tout juste à nourrir ma famille. Nous n'avons pas fini de rembourser le prêt de la maison. On ne peut pas envisager une séparation, financièrement c'est impossible.

Yves était paysagiste. Il venait de créer son entreprise après avoir travaillé quelques années dans une grosse société. Pour se développer, il lui fallait investir dans une tondeuse-tracteur et un petit camion. Il montait des dossiers de financements pour obtenir des prêts, mais suite à quelques anciens problèmes financiers, les banques se montraient frileuses et Yves n'arrivait pas à développer sa société comme il l'aurait souhaité. Il était coincé, freiné dans son développement et Suzanne le sentait tendu quand il parlait de son affaire. Dans ces moments là, il s'arrêtait de la caresser, se retournait sur le dos et regardait le plafond, les yeux dans le vague. Suzanne se montrait compréhensive. Septique mais compréhensive. Comment pouvait-il se mettre dans une situations pareille ? Etait-il sincère ?

Un samedi, alors qu'elle faisait son marché à Saint-Quentin, elle aperçut Yves à la terrasse de *L'Uni*, un café sur la place de l'Hôtel de Ville. Il était avec un ami. Son cœur

s'emballa et rien ne pouvait l'empêcher d'aller le saluer. Ce qu'elle fit, et Yves l'invita à prendre un café avec eux. Il la présenta à son ami en disant qu'elle était médecin. C'était important pour lui, Suzanne s'en rendait compte maintenant, on voyait qu'il en tirait une certaine fierté.

C'était agréable de le voir en dehors de chez elle, dans d'autres circonstances, au vu et au su de tous. Quand elle prit congé, ce fut comme si elle s'arrachait le cœur. Elle hurla en silence. Elle se dirigea vers le petit parking où elle avait garé sa voiture, à quelques centaines de mètres du café, à l'écart de l'agitation urbaine. Alors qu'elle ouvrait la portière, Yves arriva sans bruit, la prit par la taille et l'embrassa dans le cou. Il l'avait suivi. Tu me manques tellement lui dit-il. Il la rejoignit chez elle et ils passèrent l'après-midi entier ensemble. Elle était comblée, mais elle ne pouvait s'empêcher de s'interroger sur le fait qu'il soit disponible un samedi après-midi. Elle lui demanda ce que faisaient ses enfants, pourquoi, il ne profitait pas de son samedi pour passer du temps avec eux.. Ils sont avec ma femme, dit-il, les courses, le coiffeur, la bibliothèque. Célibataire sans enfant, Suzanne ne connaissait pas la vie de famille et se disait que peut-être elle l'idéalisait. Je me figure que les pères se précipitent vers leurs enfants dès qu'ils ont un moment, pensait-elle, mais ce ne doit pas être comme cela.

– Suzanne, disait-il, tu sais que je tiens à toi. Je ne sais pas ce qu'on va devenir, mais je suis bien avec toi. Tu entends ça, Suzanne ? Je suis vraiment bien avec toi. Je n'ai pas connu ça depuis longtemps. Je ne sais même pas si je l'ai déjà connu.

Pour son anniversaire, alors qu'elle venait de rentrer du travail, il sonna à sa porte et lui demanda de le suivre. Chacun prit sa voiture, il était hors de question qu'on les vit ensemble. Il partit cinq minutes avant elle et l'attendit à un endroit convenu. Après avoir quitté la ville, Yves s'engagea sur une petite route. Il s'arrêta dans un vague parking, à l'orée d'un bois. Un panier à la main, il l'entraîna sur un petit chemin. Ils arrivèrent près d'un étang. Le soleil se couchait derrière les arbres sur la rive d'en face. Des canards et des poules d'eau s'éloignèrent à leur approche en jacassant. Yves étala une couverture sur l'herbe et sortit une bouteille de champagne et des huîtres. C'était fête !

Il venait parfois au cabinet. Il attendait son tour comme les autres patients dans la salle d'attente. Dès qu'elle le voyait, elle reprimait un sourire. Son cœur battait la chamade. A chaque fois qu'elle ouvrait la porte pour appeler un patient, elle le voyait là, absorbé par un article dans une revue, ne levant même pas la tête à son apparition. Il était en tenue de travail : pantalon kaki, poches plaquées sur les cuisses, godillots pleins de terre, les muscles saillants, les ongles cassés et sales, les cheveux, ses beaux

cheveux, rassemblés sous un bonnet. Dès qu'elle le faisait rentrer, ils se collaient l'un à l'autre. Je ne reste pas longtemps disait-il, j'ai écoulé le temps de ma pause dans ta salle d'attente. Fallait juste que je t'embrasse, c'était nécessaire. Et il repartait comme il était arrivé. Un courant d'air. Avait-elle rêvé ?

La fin de son remplacement approchait et Suzanne ne savait comment envisager son avenir. Rien n'avait changé dans sa relation avec Yves. Même si elle ne pouvait s'en passer, elle commençait à se fatiguer de ces entrevues à la sauvette. Elle se disait souvent qu'il fallait qu'elle arrête, que cela ne menait nulle part. Mais dès qu'elle le voyait, sa résistance ne tenait pas. Ses cheveux, sa démarche de chat, son bronzage (il était dehors toute la journée), ses mots doux, son attention, tout en lui, lui faisait perdre pied. Elle le voulait pleinement, pour elle toute seule. Elle voulait s'afficher avec lui dans la rue. Et puis, non, ça suffisait comme cela, la situation n'avait plus de sens. Elle ne cessait de penser à sa femme, Claire, qu'elle apercevait parfois dans la rue. Elle se disait que ce n'était pas juste. Cette femme était trahie, même si selon les paroles d'Yves, il n'y avait plus rien entre eux et qu'il dormait sur le canapé.

Elle le croisait souvent dans sa camionnette, avec son logo *Paysages et jardins* sur les flans. Elle le croisait tellement souvent qu'elle se demandait s'il ne s'arrangeait pas pour se trouver sur son parcours quotidien.

Un jour, Yves lui téléphona. Il avait deux places pour un concert à la cathédrale d'Amiens. Si elle voulait elle pouvait le rejoindre à Saint-Quentin sur leur parking habituel. De-là, ils partiraient ensemble jusqu'à Amiens. C'est ce qu'ils firent. C'est Suzanne qui conduisait, la voiture d'Yves était bien trop voyante. Il parla peu pendant le trajet, sa main gauche sur la cuise droite de Suzanne. J'ai besoin de te toucher, lui disait-il, tout le temps. Le concert était magnifique et Suzanne reconnut quelques uns de ses patients dans le public. Avant de rentrer, Yves l'amena dans un pub irlandais, c'était si doux d'être ensemble hors de l'appartement, se prendre par la main, marcher dans la rue, il fallait promonger le moment. Mais Yves n'était pas comme à son habitude, il semblait soucieux. Elle finit par l'interroger.

- Quelque chose ne va pas ?

- Si, si tout va bien. Il lui prit les mains au-dessus de la table, les maintenant dans les siennes

- Mais non, je vois bien que non ! Dis-moi.

Il prit une large respiration.

-Je ne vois pas le bout du tunnel. Je dois payer mes charges à l'Etat et je ne

peux pas le faire. J'ai un p... de client qui ne veut pas me payer. Je viens de lui refaire entièrement son jardin, pelouse, terrasse, murets en pierre, pièce d'eau, plantations, la totale, un très gros chantier ! Mais ce c ... n'est pas content ! A cause de la sécheresse, sa pelouse n'a pas poussé aussi vite qu'il le souhaitait. Bref, il trouve des prétextes pour retarder le paiement, mais moi, je ne peux plus retarder le paiement de mes charges ! L'Etat m'a déjà envoyé plusieurs rappels. J'ai le couteau sur la gorge. Mais bon, ça va se tasser, il va finir par payer, mais ça fait suer ! Excuse-moi, je ne voudrais pas t'embêter avec mes histoires de sous.

–Non, tu ne m'embêtes pas. Il faut bien qu'on parle aussi de nos problèmes, on ne peut pas construire notre relation seulement en pique-niquant au bord d'un étang ou en assistant ensemble à un concert. A un moment, il faut passer à un stade supérieur.

Suzanne se tut brutalement car elle sentait qu'elle allait remettre sur la table la question de son divorce. Une décision qu'il devrait prendre pour faire évoluer leur histoire d'amour. Mais elle savait qu'il ne la prendrait pas tant qu'il n'aurait pas éclairci sa situation financière. Et non seulement sa situation ne s'éclaircissait pas, mais elle devenait de plus en plus épineuse.

- J'ai payé le maçon pour le muret, continua-t-il. J'ai également payé l'élagueur. Il me reste le pépiniériste à régler, mais là aussi, je ne vais pas pouvoir reporter indéfiniment.

Il lui lâcha les mains, se leva et vint s'asseoir à côté d'elle.

–Il faut que je sente ton corps contre le mien, lui souffla-t-il en se serrant contre elle.

–J'ai un peu d'économie, dit-elle, je peux peut-être te dépanner. Il te faut combien ?

Il recula et se détacha d'elle.

–Je ne suis pas sûr que ce soit une bonne idée, lui dit-il.

–Pourquoi pas ? Si cela peut t'aider.

–C'est sûr, cela m'aiderait. Mais cela me met mal à l'aise.

–Faut pas !

Elle sortit son carnet de chèque et lui fit un chèque de 20 000 Frs (nous sommes en 1995) et le lui tendit. Il attendit un moment avant de le prendre.

– Avant d'accepter, je te propose le plan suivant : un remboursement de 1000 Frs par mois et ce pendant 20 mois. Cela te va ?

– Tout à fait. Top là.

Il prit le chèque. Sur le chemin du retour elle eut envie d'évoquer la fin proche de son remplacement. Mais elle ne le fit pas. Ce n'était pas le bon moment. D'ailleurs, elle prit alors conscience que jamais, il n'avait posé la question de son après remplacement. S'en désintéressait-il ?

Le lendemain, comme par hasard, elle reçut un coup de fil qui changea sa destinée. Un médecin qu'elle connaissait, un ami de ses parents qui habitait Rennes, la ville où elle avait grandi, lui annonça qu'il partait en retraite, si elle voulait prendre sa suite ...

Elle attendait qu'Yves passe la voir pour lui annoncer la nouvelle, mais, cette semaine là, il ne vint pas et la semaine suivante non plus ! Elle finit par l'appeler chez lui. Ouf, ce fut lui et non sa femme qui répondit. Que se passe-t-il ? lui demanda-t-elle. Je passe ce soir, je t'expliquerai. Il raccrocha. Et effectivement, il lui expliqua. Claire, sa femme, avait appris sa liaison. Il ne pouvait pas dire comment, mais le fait est, qu'elle le savait. Il faut qu'on arrête de se voir pour l'instant lui dit-il. Il gardait ses distances, ne la prenait pas dans ses bras, ne la touchait pas. Il ne s'était pas rasé, son haleine sentait le whisky. Ses cheveux, ses beaux cheveux étaient gras.

- Mais tu ne m'aurais rien dit, si je ne t'avais pas appelé ? Comment comptais-tu régler la situation ?

- Je ne sais pas, il faut que je me concentre sur mon travail. Je regrette Suzanne, je suis désolé.

Il se retourna et disparut dans l'escalier. Descente vertigineuse de l'ascenseur dans le puits de la mine. Va-t-il s'arrêter ?

Tout se précipita ensuite. Elle fit de nombreux aller/retour entre Rennes et Saint-Quentin, en sus des démarches pour prendre le cabinet, elle devait chercher un logement. Le temps passa très vite. Curieusement, elle ne croisait plus la camionnette *Espaces et jardins*. Elle le revit cependant, encore une fois, au marché, à la terrasse du café *L'Uni*. Elle réussit à faire un détour.

Elle prit congé de madame Colin et préféra l'escalier à l'ascenseur. Elle descendait lentement en tenant la rampe. L'attendait-il au pied de l'immeuble ? Elle craignait (mais ne le souhaitait-elle pas aussi ?) de se retrouver en face de lui. Il ne ressemblait plus à ce qu'il avait été. Il avait grossi, cheveux coupés clairsemés, dents imparfaites, double menton. Était-ce l'homme qu'elle avait aimé ?

Il m'a remboursé, se rappelait-elle, mois après mois, sans faillir. Elle avait dû lui transmettre sa nouvelle adresse par courrier, et tant pis si sa femme ouvrait la lettre, le

mal était fait. Il lui avait envoyé les chèques sans un mot d'accompagnement.

Et elle, qui était-elle ? Elle aussi avait grossi. Elle ne s'était jamais mis en couple, n'avait jamais eu d'enfants. Elle avait collectionné les amants et s'était beaucoup interrogée sur son impossibilité à former un couple. Où était son problème ? Pourquoi tout le monde y arrivait et pas elle ? Elle avait beaucoup rêvé de fonder une famille pour être comme tout le monde. Pour répondre aux injonctions. Toutes ses tentatives avaient échouées. Avant que la guerre pour la répartition des tâches ménagères soit enclenchée, elle quittait. Comme tout le monde, elle avait besoin d'affection, mais elle s'était fourvoyée. Elle n'avait trouvé que malentendu, incompatibilité et solitude. Elle avait longtemps pensé qu'elle était en échec. Accepter de ne pas être conforme à la norme fut un rude combat, mais elle avait fini par comprendre (avec soulagement) que vivre en couple n'était pas une fin en soi. Elle se sentait libre. En effet quelle liberté de ne plus avoir besoin de séduire ! Aujourd'hui, elle adorait sa solitude, mais était-elle vraiment seule ? Elle avait une panoplie d'ami(e)s qui pour la plupart ne se connaissaient pas. Une amie avec qui elle voyageait, elles avaient randonnée ensemble en Roumanie, en Hongrie, en Pologne, en Lettonie. Des ami(e)s avec qui elle marchait les week-ends. Des ami(e)s avec qui elle allait au cinéma. Et puis, il y avait Jean-Marie qu'elle rejoignait régulièrement dans les Alpes. Il habitait en pleine montagne et elle adorait se retrouver en hiver confinée au milieu de nulle part dans des paysages enneigés, et en été, ses pas derrière ses pas, à arpenter les massifs rocaillieux.

Yves ne l'attendait pas au pied de l'immeuble. Elle s'étonna d'être un peu déçue.

Après sa journée de travail, elle chercha son nom dans l'annuaire et contre toute attente, quelques jours plus tard, elle lui téléphona. Ils se retrouvèrent à la terrasse d'un café. Il était déjà attablé quand elle déboucha sur la place, elle le vit immédiatement. Elle l'avait dans son champ de vision même si celui-ci était régulièrement brouillé par les nombreux passants. Lui aussi, l'avait repérée, il la regardait venir vers lui. Montée d'adrénaline, battements du cœur, élancement de douleur, elle cherchait sa respiration.

Il lui prit les mains. Comme autrefois. Mais rien ne se passa. Pas de frisson électrique, pas de chaleur irradiante, rien. Elle ne ressentait rien. Tout était mort. Ce n'était pas lui qu'elle avait aimé.

–Suzanne ! Dit-il, puis :

–Je suis surpris que tu m'aies appelé.

–Moi aussi ! dit-elle en riant. Elle se détendait. Elle pouvait respirer presque

normalement.

Il lui raconta qu'après son départ de Saint Quentin, tout s'était écroulé dans sa vie. Il avait divorcé, déposé le bilan, vendu la maison, déménagé.

–Ça fait maintenant plus de 20 ans que j'habite Rennes. Je suis salarié chez un gros paysagiste de la région.

–Pourquoi Rennes ? lui demanda-t-elle

–Le hasard. J'ai répondu à une annonce et puis voilà. C'était clair pour moi, que je voulais quitter le nord. J'ai beaucoup pensé à toi, tu sais ? Tu m'as manqué.

Elle le laissait parler, le calme était revenu dans son cœur. Elle regardait son corps si passionnément aimé. Son tee-shirt était désormais tendu au niveau du ventre, ses rares cheveux lui tombaient dans les yeux et il les rejetait continuellement d'un geste de la tête. Sa voix était sa voix, l'accent du nord toujours présent.

Ils parlèrent longtemps. Elle posait les questions, il répondait. Mais jamais, il ne la questionna. Il pensait toujours être son centre d'intérêt à elle. C'était comme cela que la relation entre eux deux s'était construite. Il avait l'habitude d'être écouté, d'être le centre de l'attention.

- Tu pars ? Lui demanda-t-il quand elle se leva.

- Oui, il est temps.

- On se reverra ?

- Non, je ne crois pas. Désolée.

Elle paya et s'en alla. Elle ne se retourna pas.

Elle savait maintenant pourquoi elle lui avait téléphoné.

Elle voulait le quitter à son tour.